

Structures et fonctions

*Cours de Denis la Mache
Docteur de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
Chercheur associé au LADYSS-CNRS*

Introduction

Après avoir, dans un cours inaugural exploré quelques aspects généraux de la sociologie des organisations, nous allons maintenant prendre un peu de distance afin de replacer cette branche de la discipline dans son (ou plutôt ses) contexte théorique. La sociologie des organisations, nous l'avons vu, s'est développée à mesure que les organisations se développaient elles-mêmes. Elle a accompagné l'essor de la société industrielle dont elle a exploré les problèmes à mesure qu'ils se posaient.

Prenons maintenant un peu de hauteur pour apprécier les courants théoriques qui sont venus plus ou moins directement et plus ou moins explicitement nourrir la réflexion. Nous allons ici traiter plus particulièrement du [fonctionnalisme](#) et du structuralisme.

I – Fonction et fonctionnalisme

C'est principalement dans la sociologie américaine que l'on trouve le recours le plus important aux notions de « fonction » et de « fonctionnalisme ». Il existe toutefois plusieurs acceptions de ces 2 termes à tel point que plutôt que de parler **du** fonctionnalisme en sociologie, il serait plus rigoureux de parler **des** fonctionnalismes. Commençons par explorer la notion de fonction et voyons ce qu'elle peut apporter à la compréhension des organisations.

A – La notion de fonction et ses 4 acceptions

Ce terme connaît en sociologie au moins 4 significations différentes :

- **Deux significations inspirées par le langage courant** : On l'emploie d'abord dans le sens de « statut », de « poste », d' « emploi ».... On parlera alors d'*occuper une fonction* dans une organisation.

Dans un second sens, assez proche, on désigne par *fonction* l'ensemble des tâches et des responsabilités qui incombent à la personne qui occupe un emploi. On parlera alors, par exemple, de « la fonction employeur » d'un responsable d'organisation.

Si ces 2 sens sont aussi largement employés dans le langage courant, la sociologie du travail et des organisations y a parfois recours notamment pour décrire les organisations qu'elle étudie et leur fonctionnement.

- **Une signification inspirée par les mathématiques** : Dans cette acception (peu utilisée en sociologie des organisations), la fonction désigne une relation existant entre deux ou plusieurs éléments telle que tout changement sur l'un provoque une modification du ou des autres. On insiste ici sur les relations *d'interdépendance* entre les éléments. Traduit en langage mathématique, on pourra dire que X est fonction de Y.

L'étude d'E. Durkheim sur le suicide s'inscrit dans ce type d'analyse fonctionnelle (voir l'UE "Introduction à la sociologie"). E. Durkheim a, en effet, montré que le taux de suicide est lié à certaines caractéristiques des personnes. La tendance au suicide varie en *fonction* de certains caractères sociaux des personnes. Le recours à ce type de définition du terme de fonction a pour objectif d'établir des *corrélations entre variables*.

- **Un sens inspiré par la biologie** : C'est plus particulièrement cette acception du terme de fonction qui est à l'origine du fonctionnalisme (ou des fonctionnalismes) en sociologie. Ici, la fonction est entendue comme *la contribution qu'apporte un élément à l'organisation ou à l'action de l'ensemble dont il fait partie*. La fonction est rapportée à une conception organique de la réalité sociale. En biologie, on parle de « la fonction du foie », de « la fonction du cœur »... On parle également de « fonction respiratoire », de « fonction digestive »... De la même manière en sociologie, on pourra parler de la fonction (officielle ou officieuse) que remplit tel ou tel service dans l'entreprise.

B – Le fonctionnalisme, ses acceptions et ses prolongements

Le concept de fonction tel que nous venons de le décrire est venu nourrir plusieurs développements théoriques fonctionnalistes (ou d'inspiration fonctionnaliste). Nous en aborderons 4 pour l'intérêt qu'ils présentent au regard de notre objet.

1 - Le fonctionnalisme absolu de B. Malinowski

S'il paraît bien éloigné de la question des organisations, ce fonctionnalisme mérite d'être mentionné pour son caractère fondateur.



L'anthropologue anglais d'origine polonaise **Bronislaw Malinowski** (1884-1942) peut, en effet, être considéré comme le père du fonctionnalisme anthropologique et sociologique. Partageant la vie des peuples qu'il étudie, B. Malinowski établit sans peine que chaque société se caractérise par une culture originale. Il montre que l'originalité de chaque culture réside dans l'arrangement particulier entre les éléments qui la composent (art, religion, techniques...) et la façon dont ces éléments se relient entre eux. Chaque culture forme un ensemble cohérent, unifié et intégré que le sociologue doit chercher à expliquer en tant que totalité.

« Étudier les traits culturels de façon atomistique en les isolant est une méthode qu'on doit considérer comme stérile parce que la signification de la culture consiste dans la relation entre ses éléments de sorte que l'existence de complexes culturels accidentels ou fortuits est inadmissible ».

B. Malinowski : article « Culture » in Encyclopédie des sciences sociales, 1931

L'unité de la culture comme fondement de l'intégration de la société est un principe fondamental du fonctionnalisme de B. Malinowski. Par ailleurs, dans cette conception du fonctionnalisme, aucune société ne contient un élément culturel accidentel ou inutile. *Tout élément culturel existe parce qu'il répond à un besoin*. Le chercheur doit donc en découvrir la ou les fonctions. B. Malinowski montre ainsi comment tous les objets matériels utilisés dans une société répondent à des besoins physiologiques, techniques, économiques, sociaux ou culturels. Il en est ainsi non seulement des objets, mais aussi de tout ce qui constitue la culture : coutumes, droit, art...

B. Malinowski pose le principe suivant :

« L'analyse fonctionnelle de la culture part du principe que dans tous les types de civilisation, chaque coutume, chaque objet matériel, chaque idée, chaque croyance remplit une fonction vitale, a une tâche à accomplir, représente une partie indispensable d'une totalité organique ».

B. Malinowski article « anthropology » dans Encyclopaedia Britannica
cité par R. K Merton, 1965

Le fonctionnalisme de B. Malinowski constitue la première tentative pour établir une méthode scientifique rigoureuse d'observation des sociétés. Elle a su présenter les sociétés et les cultures comme des ensembles organisés et intégrés. Son approche a permis de développer la notion de culture autrement que par une simple énumération de son contenu, en en reconstruisant le sens.

Aujourd'hui toutefois, le fonctionnalisme a connu de nombreux ajustements et évolutions, notamment grâce aux travaux de Robert K Merton.

2 – Le fonctionnalisme relativisé de Robert K. Merton



Le *fonctionnalisme relativisé* s'est construit en partie en réaction au fonctionnalisme de B. Malinowski jugé trop absolu. Robert K Merton (1910-2003) développe un fonctionnalisme assoupli qui s'intéresse moins à la contribution des éléments culturels qu'à leurs conséquences observables.

« Toutes les sciences de l'Homme [...] assignent au fonctionnalisme comme rôle essentiel de baser pratiquement l'interprétation des faits sur l'étude de leurs conséquences pour les structures les plus larges où elles sont impliquées »

Robert K. Merton : Eléments de théorie et de méthode sociologique, 1965

R. Merton développe 4 concepts destinés à renforcer le caractère opérationnel de la théorie fonctionnaliste :

- **La notion d'équivalent fonctionnel** : De même qu'un seul élément peut avoir plusieurs fonctions, une seule fonction peut être remplie par des éléments interchangeables.

- **La notion de dysfonction** : Les fonctions sont parmi les conséquences observées celles qui contribuent à l'adaptation ou à l'ajustement d'un système donné. Les *dysfonctions*, quant à elles, sont celles qui gênent l'adaptation ou l'ajustement du système.
- **La distinction entre fonctions manifestes et fonctions latentes** : Les fonctions manifestes sont celles qui sont comprises et voulues par les participants du système social considéré. Les fonctions latentes sont celles qui ne sont ni comprises, ni voulues.

3- Le structuro-fonctionnalisme



Le structuro-fonctionnalisme se distingue des 2 précédents fonctionnalismes par le fait qu'il ne se limite pas à des éléments culturels, mais à la société tout entière. Il s'agit ici de se demander quelles sont les fonctions essentielles qui doivent être remplies pour que la société existe, se maintienne et se perpétue. On recherche alors les *pré requis fonctionnels* ou *impératifs fonctionnels*.

Par exemple, **Talcott Parsons** (1902-1979) identifie 4 impératifs fonctionnels, c'est-à-dire 4 éléments que toute société ou organisation sociale doit remplir :

- La poursuite de buts
- La stabilité normative
- L'adaptation au milieu environnant physique et social
- L'adaptation des membres dans le système social

4 – L'analyse stratégique



L'analyse stratégique déjà évoquée lors du cours introductif puise certaines de ses inspirations dans le fonctionnalisme dont elle constitue, sur certains points, un prolongement théorique et une spécialisation des finalités opérationnelles.

Ce courant théorique est très largement l'œuvre de **Michel Crozier** et de ses collaborateurs. Il se donne pour objet l'étude des organisations (administrations, entreprises...) dont les fonctionnements et dysfonctionnements sont considérés comme les phénomènes clefs des sociétés modernes.

M. Crozier prend pour point de départ l'étude du *phénomène bureaucratique*. À partir de cette étude, il élargit son diagnostic au « système social » français dans son ensemble en y recherchant les stigmates du système d'organisation bureaucratique.

La sociologie des organisations telle qu'elle est conçue dans ce courant théorique concentre donc son attention sur les dynamiques sociales qui se jouent au sein de l'organisation étudiée. L'organisation est définie comme un *construit humain* destiné à remplir un ensemble de fonctions sociales.

Tout en étant réservé sur certains usages du fonctionnalisme, M. Crozier s'en inspire pour interroger le fonctionnement des organisations. Ainsi interroge-t-il le phénomène bureaucratique en terme de *fonctionnement* et *dysfonctionnement* internes. L'héritage

fonctionnaliste lui permet ainsi de s'intéresser aux relations fonctionnelles au sein de l'organisation (rapports entre les catégories de personnels, cloisonnement ou coopération entre les services, rapports de pouvoir...).

Cette théorie s'inscrit dans la tradition libérale. Après M. Weber, elle souligne le caractère fonctionnel des bureaucraties. Ses applications, dans le champ des phénomènes bureaucratiques, sur les fonctions et dysfonctions dans les organisations, sur les relations patrons/syndicats , sur les comportements de catégories de personnel... s'inscrivent dans le champ des recherches sur les organisations déjà marqué par les travaux de Robert K Merton (voir plus haut).

Au point de départ des recherches sur le phénomène bureaucratique se trouve une interrogation sur les dysfonctions et les inadaptations repérables dans les administrations et les organisations industrielles : absence de relation entre les catégories de personnels, conflits de pouvoir... Il s'agit alors, à partir d'une démarche clinique d'étudier empiriquement les pathologies des organisations bureaucratiques.

« Le succès des grandes organisations constitue une des caractéristiques, sinon la caractéristique essentielle des sociétés modernes. L'homme moderne ne peut agir qu'à travers et au sein de grandes organisations. C'est-à-dire que le développement d'une théorie des organisations permettant de comprendre le fonctionnement des organisations comme système d'action et de prévoir les limites que tel ou tel système impose à la volonté humaine devrait constituer un des objectifs prioritaires des sciences sociales et le lieu de rencontre privilégié entre chercheurs et hommes d'action. »

M. Crozier : Les organisations, 1969

Ici s'achève la première partie du cours intitulé "structures et fonctions". Dans la seconde partie, nous aborderons la notion de structure que nous replacerons dans le contexte théorique du structuralisme.

II – Structure et structuralisme

La notion de structure est employée en sociologie dans des sens très différents. Il est parfois si difficile de s'y retrouver que l'anthropologue américain Kroeber a fini par conclure : « *La notion de « structure» n'est probablement rien d'autre qu'une concession à la mode : un terme au sens bien défini exerce tout à coup un singulier attrait pendant une dizaine d'années - ainsi le mot « aérodynamique» - on se met à l'employer à tort et à travers, parce qu'il sonne agréablement à l'oreille ... N'importe quoi - à la condition de n'être pas complètement amorphe - possède une structure. Ainsi, semble-t-il que le terme de « structure» n'ajoute absolument rien à ce que nous avons dans l'esprit quand nous l'employons, sinon un agréable piquant* ».

À cette attitude quelque peu défaitiste et simplificatrice, Roger Bastide a répondu que si ce terme « *envahit sans cesse de nouveaux champs d'exploration, c'est qu'il correspond bien à un besoin, c'est qu'il est utile, et que, s'il peut conduire à des confusions, il peut aussi enrichir les disciplines qui font appel à cette notion* ».

Il nous est sans doute impossible de faire ici le tour de la question. Nous allons cependant tenter d'en donner une vue générale¹. Nous insisterons évidemment sur les aspects qui intéressent davantage la question des organisations.

A – Les deux sources principales de la notion de structure en sociologie

Au risque de simplifier à l'extrême, on peut dire que la notion de structure sociale provient de deux sources principales : l'une, plus ancienne, est *le modèle organique*, l'autre, plus récente, est *la linguistique*. Nous verrons qu'à ces deux sources correspondent deux notions de structure assez différentes l'une de l'autre.

1 – La source organiciste

C'est sans doute **Herbert Spencer** qui a fait l'usage le plus poussé du modèle organiciste en sociologie. Dans ses *Principes of Sociology*, (premier volume publié en 1876), H. Spencer fait un parallèle entre l'organisation et l'évolution des organismes vivants d'une part et celles des sociétés d'autre part, pour conclure qu'on peut « *considérer la société comme un organisme* » et employer l'expression d' « *organisme social* » pour la désigner. La comparaison entre organisme biologique et organisme social lui permet d'établir de nombreuses similarités entre les deux. Il observe notamment que leur évolution s'est faite, dans un cas comme dans l'autre, par une diversification et une spécialisation croissantes des organes ou des parties et, en conséquence, par une multiplication des « *structures sociales* » et des « *fonctions sociales* », comme des structures et des fonctions biologiques. Il observe encore que les deux organismes sont dotés de trois systèmes d'organes :



- systèmes de nutrition,
- système de distribution

¹ Cette partie de cours est notamment inspirée de l'ouvrage *Introduction à la sociologie générale : L'organisation sociale* de Guy Rocher (Seuil 1989) auquel l'auditeur est invité à se référer pour des compléments d'information.

- système de régulation

-

L'évolution s'est faite dans les deux cas par une interdépendance croissante des parties composantes, par une organisation plus intégrée et plus définie de chaque système et de leurs relations réciproques.

Il y a cependant des dissemblances entre les deux types d'organismes que H. Spencer relève également avec soin. Il souligne notamment que l'organe politique n'a pas son correspondant dans l'organisme vivant, ce qui lui sert d'argument pour étayer son opposition à l'État et à toute entreprise gouvernementale, confirmant ainsi sa philosophie libérale extrême. H. Spencer conclut en soulignant que toutes ces analogies entre l'organisme vivant et l'organisme social ne sont « *qu'un échafaudage pour aider à édifier un corps cohérent d'inductions sociologiques. Enlevons l'échafaudage et les inductions se tiendront d'elles-mêmes* ».

Force est de constater qu'effectivement, c'est à son analogie organiciste que H. Spencer doit d'avoir perçu la réalité sociale comme un ensemble de relations entre des parties interdépendantes, constituant une *totalité intégrée*.

Mais qu'est-ce que Spencer entendait par *structure sociale* ?

Comme le remarque avec humour le biologiste Étienne Wolff : « *Il peut venir à l'esprit d'un groupe de biologistes d'organiser un colloque sur les « structures » en biologie. Il ne leur viendrait pas en idée d'organiser un colloque sur le sens du mot structure* ». C'est assez dire que ce terme est parfaitement clair, qu'il est indiscuté. Il conserve dans cette discipline son sens étymologique, son sens banal, celui que l'on trouve défini dans le Petit Larousse : « *manière dont un édifice est bâti* », ou encore : « *manière dont les parties d'un tout sont arrangées entre elles* ».

Le fait est là : la structure est une notion simple. Elle correspond à quelque chose de donné, et non pas seulement à quelque chose d'intelligible. La notion de structure correspond, à quelques nuances près, à celle d'*organisation*. H. Spencer ne se pose pas plus de problèmes sur le sens du mot « structure », comme aussi du mot « fonction », que les bienheureux biologistes. Pour lui aussi, le sens de ce terme est clair et simple. Pour lui aussi, la structure est une donnée. Pour lui aussi enfin, elle correspond pratiquement à l'organisation. Tout arrangement de cellules, d'organes, de parties est pour lui une structure et c'est en ce sens élémentaire et simple qu'il emploie ce terme, ce qui nous allons le voir n'est pas le cas de bon nombre de ses successeurs.



H. Spencer a exercé une influence forte et durable sur l'anthropologie sociale anglaise. Ainsi **Alfred Radcliffe-Brown**, en particulier, à l'exemple de H. Spencer, reprend l'analogie organiciste et les notions de structure et de fonction sociales, tout en cherchant cependant à donner à ces termes un sens un peu plus précis que H. Spencer. Pour A. Radcliffe-Brown, « *la structure est un arrangement de personnes ayant entre elles des relations institutionnellement contrôlées ou définies, telles que les relations du roi et de son sujet, ou celles du mari et de la femme* ». Il fait ensuite une distinction entre *structure sociale* et *organisation sociale*. Il définit cette dernière comme « *un arrangement d'activités ... La structure d'une armée moderne consiste, en premier lieu, en un arrangement en groupes (régiments, divisions, corps militaires, etc.) et, en second lieu, en un arrangement hiérarchique (généraux, colonels, majors, caporaux, etc.). L'organisation de l'armée consiste dans l'arrangement des activités*

de son personnel, que ce soit en temps de paix ou en temps de guerre. Dans une organisation, on peut dire que chaque personne a un rôle. On peut donc dire, lorsqu'on considère un système structural, qu'on s'intéresse à un système de positions sociales, tandis que dans une organisation, on étudie un système de rôles ».

Il faut reconnaître que les distinctions d'A. Radcliffe-Brown ne sont pas toujours très claires. De plus, A. Radcliffe-Brown paraît parfois se contredire lui-même. Ainsi, il insiste sur le fait que la structure n'est pas l'organisme concret lui-même, qu'il s'agisse de l'organisme biologique ou social, mais qu'elle en est l'ensemble des relations entre les unités composantes. La structure sociale est donc, à ses yeux, l'ensemble des relations entre les personnes ou acteurs, lorsque ces relations sont décrites dans ce qui les standardise, c'est-à-dire d'après les modèles institutionnalisés qui servent de normes dans la conduite des personnes. Mais dans le même temps, il opère une distinction entre, d'une part, la structure qui existe concrètement dans la réalité, qui est directement observable et qui est constamment mouvante et changeante, dans la société comme dans l'organisme, et, d'autre part, la « forme structurale » que décrit l'observateur, qui est comme sous-jacente à la structure concrète et qui est beaucoup plus stable et plus permanente.

Ces contradictions ont valu à A. Radcliffe-Brown diverses critiques, plus ou moins méritées, et par des auteurs qui ne l'ont pas toujours compris. Il semble, en effet, que ces contradictions ou ces hésitations proviennent de l'intuition qu'avait A. Radcliffe-Brown d'une double distinction qu'il n'arrivait pas à exprimer clairement, et que G. Rocher² explique de la manière suivante : il s'agit d'abord de la distinction entre les aspects de la réalité qui se prêtent à l'analyse structurale, c'est-à-dire les aspects stables, permanents, institutionnalisés, et les aspects que G. Gurvitch a appelés « astructurels », là où la spontanéité et la créativité apportent sans cesse un changement ou une déstructuration. Il s'agit en second lieu de la distinction, bien plus importante, que nous retrouverons plus loin avec Claude Lévi-Strauss, entre la structure vécue par les membres d'une société, d'une manière plus ou moins consciente, et la structure théorique ou le modèle construit par le chercheur dans le but de rendre compte de la réalité et de l'expliquer.

2 - La source linguistique



La seconde source d'inspiration du structuralisme est la linguistique. Le linguiste français **Ferdinand de Saussure** est l'un des principaux inspireurs de cette source. Il fut le premier, à insister sur le fait que la langue se présente comme un système devant être étudié comme telle. « *La langue est un système qui ne connaît que son ordre propre. Elle est un système dont toutes les parties peuvent et doivent être considérées dans leur solidarité synchronique. C'est une grande illusion de considérer un terme simplement comme l'union d'un certain son avec un certain concept. Le définir ainsi, ce serait l'isoler du système dont il fait partie. Ce serait croire qu'on peut commencer par les termes et construire le système en faisant la somme, alors qu'au contraire, c'est du tout solidaire qu'il faut partir pour obtenir par analyse les éléments qu'il renferme* ».

Comme le reconnaissait déjà en 1927 le linguiste Roman Jakobson : « *La thèse de F. de Saussure définissant la langue comme un système de valeurs relatives est presque*

² Guy Rocher : *op cit*

généralement admise dans la linguistique contemporaine. Cependant, on n'a pas été assez conséquent pour en tirer pratiquement toutes les conclusions. »

Il revint à R. Jakobson, N. Trubetzkoi et leurs collègues de ce que l'on a appelé L'École de Prague, de développer « la linguistique structurale ». Et l'on reconnaît aujourd'hui que c'est parce que la linguistique a poursuivi l'analyse de la langue comme totalité systémique qu'elle a fait des progrès considérables.

C'est en phonologie, c'est-à-dire dans l'étude des phonèmes, qui sont l'aspect sonore du langage, que la linguistique a d'abord réalisé les progrès les plus marquants. Déjà en 1933, Trubetzkoi pouvait affirmer : « *La phonologie actuelle ne se borne pas à déclarer que les phonèmes sont toujours membres d'un système, elle montre des systèmes phonologiques concrets et met en évidence leur structure.* » Plus récemment, grâce aux mêmes méthodes, des progrès identiques ont été réalisés en sémantique, c'est-à-dire dans l'étude du langage en tant que système symbolique indépendant des sujets parlants.

2 - De la linguistique à l'anthropologie : Lévi-Strauss



C'est sans doute l'anthropologue français **Claude Lévi-Strauss** qui a le plus cherché à s'inspirer de l'approche systémique de la linguistique pour la transposer dans l'analyse de la réalité sociale. Il est, à ce titre considéré comme le principal représentant de ce qu'il a lui-même appelé « *l'anthropologie structurale* ».

Ce transfert de la linguistique aux autres sciences sociales se justifie, selon lui, à un double titre. Tout d'abord, l'appareil vocal de l'homme lui permet d'articuler une gamme très riche de sons. Mais aucune langue n'utilise tous les sons possibles. Chaque langue en sélectionne certains. Chaque langue opte pour certaines relations entre les sons. Il en est de même dans la société et la culture : l'appareil biologique et psychique est un réservoir extrêmement riche de dispositions variées. Il ouvre un large éventail d'attitudes possibles diverses. Certaines de ces possibilités sont universellement reconnues, mais, en même temps, chaque ensemble socioculturel en choisit un certain nombre et en élimine d'autres, pour en constituer un arrangement particulier et cohérent. L'œuvre du sociologue ou de l'anthropologue consiste donc à comprendre et à expliquer la structure des éléments conservés, parmi tous les possibles, comme le linguiste cherche à connaître le système des sons et des signes composant une langue.

En second lieu, la vie sociale est essentiellement fondée sur un appareil symbolique très vaste. Le langage n'est qu'un des systèmes de symboles qu'emploie l'homme dans ses échanges avec les autres. Tous les autres moyens de représentation et d'échange symbolique dans la vie sociale devraient pouvoir se prêter à la même méthode d'analyse que la langue. C. Lévi-Strauss a lui-même réalisé cette transposition dans l'étude de la parenté, qu'il a interprétée, en s'inspirant de *l'Essai sur le Don* de Marcel Mauss, comme un système symbolique d'échange ou de circulation des femmes, dont résulte un vaste ensemble de relations d'alliance constituant la base principale de l'organisation des sociétés non industrielles. Ce système présente une structure équivalente à la structure d'une langue et il se prête à la formulation mathématique de toutes les règles de mariage et, par conséquent, de tous les types de parenté.

3 - La notion de structure sociale selon Lévi-Strauss

C'est le sens que C. Lévi-Strauss a voulu donner à la notion de structure qui a fait l'originalité de sa pensée. Pour C. Lévi-Strauss, la structure de la réalité sociale n'est pas une donnée concrète directement observable. Elle est plutôt *latente*, c'est-à-dire qu'elle est cachée dans cette réalité et demande à être découverte.

C. Lévi-Strauss s'oppose à la conception de la structure sociale qu'avaient H. Spencer et A. Radcliffe-Brown, conception qu'il juge trop réaliste et trop concrète. La Structure telle que définie par Lévi-Strauss est plutôt, à proprement parler, un modèle théorique que construit le chercheur. La fonction de la structure n'est pas de décrire, comme c'était le cas chez H. Spencer et chez A. Radcliffe-Brown. Sa fonction est de rendre intelligibles les faits observés, à un autre niveau de connaissance que celui dont dispose le participant lui-même, c'est-à-dire au plan de l'intelligibilité théorique, qui est différent du plan de la connaissance de sens commun.

La structure que décrit le scientifique est présente, « latente » dans la réalité, mais à la façon d'un ordre qui se cache derrière les événements vécus consciemment. Ceux qui vivent les événements ne sont pas conscients de la structure qui y est sous-jacente. C'est le rôle de l'analyse structurale de découvrir cette structure non consciente, de la dégager du réel concret et de l'exprimer sous la forme d'une règle générale, d'une « loi » scientifique ou d'un modèle explicatif de la réalité. Le structuralisme est donc, comme l'a exprimé Lévi-Strauss, « *une tentative pour réduire l'arbitraire à un ordre, pour découvrir une nécessité, immanente à l'illusion de la liberté* ».

La structure sociale d'A. Radcliffe-Brown correspond à ce que nous appellerons un modèle conceptuel, dont la fonction est de rendre de la description. Dire d'une entreprise qu'elle est dotée d'une structure, c'est se la représenter comme un ensemble de fonctions, de rôles, de groupes stratifiés, liés les uns aux autres par des rapports fonctionnels, dans un équilibre constamment reconstruit. Certaines parties de la structure peuvent être décrites par les participants eux-mêmes, selon la place qu'ils y occupent et la perspective qu'ils peuvent ainsi avoir sur l'ensemble. Le directeur, un cadre, un ouvrier, une secrétaire..., chacun de ces acteurs participe à la structure de l'unité par un segment plus ou moins important de sa vie. Il a sur cette structure un *point de vue*. Le sociologue, quant à lui, s'inspirant de ces différents points de vue qu'il a reliés entre eux, intégrés et fusionnés, s'inspirant également d'observations personnelles portant sur les conduites des différents participants, les réseaux de communication, les regroupements qui s'opèrent, cherchera à se faire une image globale et cohérente de cette entreprise ou du monde de l'entreprise en général. Cette image sera donc construite à partir d'un ensemble d'éléments que différents participants vivent d'une manière consciente, mais partielle et locale. Il se peut aussi que l'image de l'entreprise que dégage le sociologue comporte des propriétés structurales dont aucun des participants n'est conscient, dont la découverte pourrait être pour eux une surprise. Elle pourrait même être refusée, ce qui arrive souvent.

Cette image que le sociologue a tirée de son observation directe de l'entreprise est un modèle conceptuel, en ce qu'elle lui permet de décrire la réalité d'une manière à la fois globale, cohérente, articulée et en quelque sorte aussi de l'extérieur, car elle ne correspond pas à l'image partielle de chacun des participants. Elle correspond par ailleurs à la réalité vécue, parce qu'elle en est directement extraite, mais elle n'y correspond pas non plus parfaitement, parce qu'elle en est une reconstitution. On peut alors parler d'abstraction du premier degré, c'est-à-dire que la structure que décrit le modèle conceptuel est immédiatement et directement

observable dans la réalité vécue, à partir de laquelle il s'agit en quelque sorte de la reconstituer.

La structure telle qu'elle est définie par C. Lévi-Strauss est un modèle théorique dont la fonction est de l'ordre de l'interprétation et de l'explicitation, et non plus de l'ordre de la représentation et de la description. On pourrait dire que le modèle conceptuel est un mode de perception de la réalité, tandis que le modèle théorique est un mode d'intelligence de la réalité. Les membres d'une société peuvent avoir une connaissance au moins partielle de sa structure en tant que modèle conceptuel, mais la structure en tant que modèle théorique leur échappe, car elle suppose une autre démarche que celle de l'observation directe.

B – Une double intention théorique

Les deux notions de structure que nous venons de dégager et les deux modèles auxquels elles correspondent nous conduisent à une conclusion. On peut dire, en effet, que ces deux types de modèle expriment les deux intentions principales qui président à toute la recherche théorique en sociologie et en anthropologie : le modèle conceptuel répond plus particulièrement à l'intention globalisante, tandis que le modèle théorique répond à l'intention d'abstraction logico-expérimentale.

1 – Une intention globalisante

Nous pouvons entendre par *intention globalisante* l'effort fourni pour percevoir une organisation sociale comme un ensemble de parties interdépendantes formant une totalité ayant une certaine cohérence interne, et pour analyser chaque phénomène par rapport à cette totalité ou par rapport à d'autres phénomènes se produisant dans la totalité. Nous avons déjà noté cette intention dans l'analyse fonctionnelle et dans les [fonctionnalismes](#). On la retrouve également dans l'analyse structurale, celle en particulier du modèle conceptuel. C'est d'ailleurs cette intention globalisante qu'expriment la plupart des définitions modernes de la structure. Par exemple, dans son dictionnaire philosophique, André Lalande dit du terme structure : « *S'emploie pour désigner, par opposition à une simple combinaison d'éléments, un tout formé de phénomènes solidaires, tels que chacun dépend des autres et ne peut être ce qu'il est que dans et par sa relation avec eux.* » On peut également citer la définition de la structure sociale que donne G. Gurvitch : « *Toute structure sociale est un équilibre précaire, sans cesse à refaire par un effort renouvelé, entre une multiplicité de hiérarchies au sein d'un phénomène social total de caractère macro sociologique, dont elle ne représente qu'un secteur ou aspect.* »

Toutes ces définitions de la structure sociale rappellent au sociologue que, dans le champ de phénomènes qu'il étudie, les faits et les événements ne sont pas isolés les uns des autres. Ils prendront pour lui un sens et, par conséquent, lui deviendront intelligibles, dans la mesure où il recherchera les liens qui les relient entre eux et avec l'ensemble, ainsi que les propriétés qui découlent pour eux et pour la totalité des rapports d'interdépendance ou de solidarité qu'ils entretiennent.

2 – Une intention d'abstraction logico-expérimentale

Quant à la seconde intention, que nous avons appelée *d'abstraction logico-expérimentale*, elle est surtout exprimée par C. Lévi-Strauss, qui donne à la notion de structure le sens d'un modèle théorique abstrait situé au-delà des consciences des acteurs et que découvre le

chercheur à la fois par observation et par déduction. Cette démarche de recherche nous rappelle-t-il, ne peut se satisfaire de décrire la réalité telle qu'elle s'offre à voir. La connaissance scientifique doit aussi expliquer les phénomènes. Cette explication doit permettre une compréhension certaine des phénomènes, des changements ou des conduites qu'on observera dans des conditions données. C'est, en effet, à la validité des prédictions qu'elle permet de faire que se juge le bien-fondé d'une théorie scientifique. Or, c'est là précisément ce qu'exige C. Lévi-Strauss de l'analyse structurale telle qu'il l'entend.

Pour mériter le nom de *structure*, des modèles doivent dit-il exclusivement satisfaire à quatre conditions :

- une structure offre un caractère de système : elle consiste en éléments tels qu'une modification quelconque de l'un d'eux entraîne une modification de tous les autres.
- Tout modèle appartient à un groupe de transformations dont chacune correspond à un modèle de même famille, si bien que l'ensemble de ces transformations constitue un groupe de modèles.
- Les propriétés indiquées ci-dessus permettent de prévoir de quelle façon réagira le modèle, en cas de modification d'un de ses éléments.
- Le modèle doit être construit de telle façon que son fonctionnement puisse rendre compte de tous les faits observés.

C. Lévi-Strauss exprime d'une part, l'intention globalisante de l'analyse structurale : toute analyse structurale a pour but de décrire et/ou expliquer l'interdépendance des éléments d'un système. À cela, C. Lévi- Strauss ajoute, d'autre part, deux exigences fondamentales : le modèle structural doit rendre compte de tous les faits observés et permettre la prévision. Notons toutefois que l'analyse structurale telle que la propose C. Lévi-Strauss reste plus un modèle à atteindre qu'une pratique réelle.

C - Analyse systémique et dialectique sociale

Chez tous les sociologues et anthropologues que nous venons d'évoquer, nous avons retrouvé une préoccupation commune, celle de doter leur discipline d'un appareil théorique rigoureux et cohérent. Et pour cela, ils proposent tous d'étudier la réalité sociale comme une totalité, comme un ensemble organique et ordonné dont il faut rechercher les principes ou les lois d'agencement.

Qu'ils empruntent la voie d'un fonctionnalisme ou d'un structuralisme, ces chercheurs sont finalement unanimes sur la nécessité d'une analyse systémique de la réalité sociale, c'est-à-dire d'une analyse qui découle du postulat que la réalité sociale présente les propriétés essentielles d'un système et qu'il faut expliquer les phénomènes sociaux comme composant un système social.

1 - Principale critique contre l'analyse systémique

L'analyse systémique, celle du structuralisme aussi bien que celle du fonctionnalisme, a fait l'objet d'une importante critique, formulée par divers auteurs. On lui reproche d'être statique, de se situer hors du temps, de ne pas tenir compte du changement social, des contradictions et des conflits inhérents à la vie sociale. Cependant, comme l'ont souligné bien des auteurs, cela ne tient pas à l'analyse systémique elle-même, mais à l'usage restreint que certains chercheurs ont pu en faire.

Nous insisterons donc ici deux points importants : le premier concerne les rapports entre l'analyse systémique et le temps, le second, les rapports entre l'analyse systémique et la dialectique sociale.

En ce qui concerne le temps, il est possible d'analyser un système social à un moment donné : c'est ce que l'on fait dans des recherches empiriques quand, par exemple, on interprète les réponses que des sujets ont données à peu près en même temps à une série de questions portant sur leurs attitudes présentes. Mais dans un grand nombre de cas, l'analyse systémique doit s'effectuer sur une certaine période de temps, pendant laquelle on observe une organisation donnée pour y déceler les fonctions, les rapports fonctionnels, les ensembles structuraux, etc.

Par exemple, toutes les enquêtes de type monographique sont nécessairement de cette nature. Bien plus, il arrive que « le temps social » soit un aspect essentiel dans l'analyse d'une communauté, c'est-à-dire le temps perçu, mesuré et apprécié par les membres de cette communauté et qui est différent du temps chronologique ou historique. Soulignons également qu'un bon nombre d'analyses systémiques portent sur le changement lui-même. Par exemple, la plupart des modèles mathématiques construits en microsociologie et en psychologie sociale veulent expliquer et prédire les changements d'attitudes observables entre deux ou plusieurs moments dans le temps. L'analyse systémique ne se situe donc pas, en soi, « hors du temps ».

Le second point est plus important encore. Peut-on prendre en compte les contradictions et les conflits de la vie sociale dans les analyses de type systémique ? Il n'y a, semble-t-il, peu de raisons d'en douter. Comme le dit Jean Pouillon cité par G. Rocher : « *On a défini le structuralisme par son effort pour appréhender comme totalité non pas des totalités données et fermées sur elles-mêmes, mais au contraire des ensembles, dont la fermeture est problématique. Pour reprendre le langage de Sartre, le structuralisme est par essence totalisant, et ce qu'il cherche à totaliser, ce ne sont pas nécessairement des symétries, des récurrences, ce sont aussi bien des oppositions et des déséquilibres, non pour les effacer, mais pour comprendre le lien qui les maintient.* »

Tant pour le structuralisme que pour le fonctionnalisme, on reconnaît non seulement la possibilité, mais aussi la nécessité que l'analyse systémique intègre les conflits, les contradictions et les changements sociaux. Toutefois, on entend souvent dire que la recherche sociologique devrait accorder priorité à l'étude de ce qui change, plutôt que de se consacrer à l'élaboration de modèles structuraux fonctionnels, même si ceux-ci peuvent intégrer l'analyse du changement social. Raisonner ainsi, c'est méconnaître la démarche scientifique élémentaire et répéter l'erreur des évolutionnistes sociaux du XIXe siècle (voir cours correspondant dans l'UE *Introduction à la sociologie*). L'exemple de la linguistique est, à ce propos très éclairant. On doit à F. de Saussure d'avoir distingué *synchronie* et *diachronie*. Il est certain, écrivait-il, « *que toutes les sciences auraient intérêt à marquer plus scrupuleusement les axes sur lesquels sont situées les choses dont elles s'occupent. D'abord l'axe des simultanités, concernant les rapports entre choses co-existantes, d'où toute intervention du temps est exclue et ensuite l'axe des successivités, sur lequel on ne peut jamais considérer qu'une chose à la fois, mais où sont situées toutes les choses du premier axe avec leurs changements. Pour les sciences travaillant sur des valeurs, cette distinction devient une nécessité absolue. Dans ce domaine, on peut mettre les savants au défi d'organiser leurs recherches d'une façon rigoureuse sans tenir compte des deux axes, sans distinguer le système des valeurs considérées en soi, de ces mêmes valeurs considérées en fonction du temps. D'où la distinction établie par Saussure entre la linguistique synchronique qui étudie les « rapports*

logiques et psychologiques reliant des termes coexistant et formant système, tels qu'ils sont aperçus par la même conscience collective », et la linguistique diachronique qui s'occupe des « rapports reliant des termes successifs non aperçus par une conscience collective, et qui se substituent les uns aux autres sans former système entre eux ».

2 - Du systémique au diachronique

On reconnaît généralement que c'est à cette distinction entre synchronie et diachronie, et à la méthode structurale qu'elle a permis d'appliquer, que la linguistique doit d'avoir fait des progrès scientifiques remarquables. *« Les linguistes ont eu ce grand mérite, écrit Nicolas Ruwet, d'avoir été les premiers à comprendre par où il/allait commencer si on voulait entreprendre une étude objective de l'homme. Les premiers, ils ont cessé de mettre la charrue devant les bœufs, et reconnu que, avant de faire l'histoire d'un objet déterminé, avant de se poser des questions d'origine, d'évolution, de dépression, il convenait d'abord de circonscrire, de définir et de décrire cet objet. L'étude immanente, comme dit Hjelmslev, doit précéder et est la condition de toute étude transcendante de l'objet quel qu'il soit ... Entreprendre l'étude immanente d'un objet donné, cela signifie, tout d'abord, que l'on postule l'existence, dans l'objet, d'une structure spécifique ... Autrement dit, l'analyse ne peut se donner pour première tâche que de rechercher le système sous-jacent au procès donné à l'expérience. »*

En des termes différents, c'est la même exigence qu'exprime C. Lévi-Strauss (qui s'est d'ailleurs largement inspiré de la linguistique) : *« Je dis souvent à mes étudiants qu'il n'y aurait pas eu un Darwin s'il n'y avait eu d'abord un Linné ; on n'aurait pas pu poser le problème de l'évolution des espèces si on n'avait pas commencé par définir ce qu'on entend par espèce, et par faire une typologie. Or, nous sommes loin de posséder, et peut-être ne possèderons-nous jamais, une taxinomie des sociétés qui soit même comparable aux taxinomies pré-linnéennes. »*

Ces témoignages vont dans le même sens : il n'y a pas d'opposition entre l'analyse du changement social et l'analyse systémique. Cette dernière semble même, au contraire, la condition de la première.

Conclusion

En conclusion, on appelle analyse systémique toute recherche, théorique ou empirique, qui, partant du postulat que la réalité sociale présente les caractères d'un système, interprète et explique les phénomènes sociaux par les liens d'interdépendance qui les relient entre eux et qui en forment une totalité.

Rechercher les fonctions d'un élément, d'une organisation ou d'un phénomène social, considérer les rapports fonctionnels qui le relient à d'autres réalités ou phénomènes, reconstituer la structure d'un objet, en établir les rapports structuraux avec d'autres entités, telles sont les modalités de l'analyse systémique. La recherche fonctionnelle et structurale est donc, en quelque sorte, une application du postulat systémique.

On le voit, les notions de système, fonction et structure sont, en définitive, des instruments intellectuels d'analyse de la réalité mobilisables dans le cadre d'investigations dans les organisations. Elles relèvent de la méthodologie de la recherche scientifique. Ces notions ne correspondent pas à des réalités concrètes, contrairement à d'autres notions comme celles

d'acteurs, de groupes, de milieux. Elles proposent plutôt un mode de perception et d'explication de la réalité : c'est en ce sens qu'elles sont proprement de l'ordre analytique.